

très médiocre et rempli de premières erreurs
Gide et le Protestant

Essai d'article objectif.

Plus qu'un littérateur ou qu'un philosophe, c'est un moraliste que je vois en Gide. Je dirai même un moraliste religieux, un homme pour qui la vie est une suite de difficultés d'ordre sensible à résoudre sur le plan de l'immédiat. Ce n'est pas de ce qu'on appelle les grands problèmes que Gide se préoccupe mais bien de nous donner une position devant la vie. Position qui consiste en un accueil, une disponibilité; l'acceptation de soi-même. Ce que Baudelaire appelle la force de contempler son cœur et son corps sans dégoût.

Mais Gide déborde toutes ces formules et l'essentiel chez lui n'est point tant ce qu'il dit (et qui parfois est si différent de ce qu'il avait dit peu auparavant), mais plutôt le tremblement de sa voix et tout ce que dans ses livres on sent d'allusions et de réticences.

En Gide, deux mouvements. Le premier est la faillite du protestantisme ou, au moins, d'un certain formalisme puritain qui en découle. Le responsable de Gide, c'est sa triste et rigide éducation et son premier mouvement ~~est~~ ~~une~~ ~~réaction~~ contre cet ensemble de règles et de gestes qui ne lui apparaissent plus que comme une morne duperie. Parlant de sa jeunesse, il écrit dans « Si le grain ne meurt » : « Quand je songe à mes saintes révoltes, à mes nobles hérissements, il me semble entendre l'autre (le diable) rire et se frotter les mains dans l'ombre ».

Le second mouvement de Gide est constructif et tend à ce qu'il appelle un classicisme, mais un classicisme envisagé comme éthique et non comme esthétique. Une acceptation de l'homme tout entier et de toutes ses tendances. Un classicisme comme le comprend l'auteur d'un article anonyme du « Times » qui écrit : « L'art qui tenait compte de tout, c'est là son classicisme ».

Le cœur d'André Gide souffre de rien laisser à la porte (Divers). Aussi se refusant à discriminer l'ange de la bête, il fait entrer en lui le meilleur et le pire. Et, dans « Œdipe », il finit par nous enseigner qu'à toutes les questions, il n'y a qu'une réponse : l'homme.

De cette évolution, je ne considérerai ici qu'un fragment, à savoir ce que le protestantisme a laissé en lui.

* * *

Gide est issu d'une famille de grands bourgeois protestants. Ayant perdu très tôt son père, il vit entre une mère qui refoule toute tendresse et une tante dont l'unique passion «semble être le protocole. Il habite tantôt Cuverville, en Normandie, tantôt Paris, mais dans une de ces rues calmes où, maintenant encore, on ne rencontre personne sinon le souvenir des « Enfants des Tuileries » et les deux agents de police qui veillent devant l'ambassade soviétique, rue de Grenelle.

Il est maladif et point tant grand lecteur que curieux de tout. Il y a en lui une force vague qui, d'abord indécise sexualité, se transforme en une ferveur exaspérée. Il se lève à quatre heures pour prier. Il ne quitte pas le Nouveau Testament. Se faisant une gloire de refouler tous ses désirs, il se confine dans une piété rigide de petit puritain. C'est le Jérôme de « la Porte Etroite ».

Mais bientôt cette exaltation religieuse va tomber. Il s'apercevra que ce qu'il croyait être pureté n'était chez lui que timidité et orgueil. Curieux du mal, il n'a guère de tentation. Cela l'effraie, il craint d'être incomplet, d'avoir été atrophié par son « exécration protestantisme ».

Ainsi, ce n'est point, je crois, le désir sensuel qui chez lui a provoqué la révolte intellectuelle, mais bien le contraire. Plus le désir de la tentation que la tentation elle-même. Il a peur de trop faire l'ange et veut réveiller la bête en lui encore somnolente. Son goût du difficile le jette au-devant du mal. Et ce mal ne pouvait plus trouver comme obstacles que des préjugés familiaux que Gide s'irritait de trouver en lui si tenace. « Ah, j'ai vécu trop prudemment jusqu'à ce jour », s'écrie-t-il.

* * *

* * *

Quelles sont les traces en Gide de ce protestantisme où trempa sa jeunesse? J'en vois une d'abord dans sa tournure d'esprit uniquement sensible.

Pour le protestant (je ne parle pas de ceux pour qui le protestantisme n'est qu'une religion purement formelle) en dehors du sensible, il n'y a rien. Dieu, pour lui, ne diffère pas de l'amour que nous avons pour lui, ni l'âme de sa vibration. « J'en viens à ne plus comprendre que l'adoration comme seule forme de la prière », dit le héros de la « Porte Étroite ».

A nous, catholiques, on enseigne qu'il ne faut pas nécessairement après chaque messe, éprouver comme l'ivresse de la Foi. Que si certains actes religieux semblent au premier abord ne nous toucher point, cela n'est pas inquiétant; que si parfois Dieu ne nous paraît plus nécessaire, il n'en faut que plus prier.

Pour le protestant, rien de pareil. Il prétend régler sa vie spirituelle sur ce

que Proust appelle les intermittences du cœur et il ne veut sortir du temple qu'ému jusqu'aux larmes et malade d'amour.

Schwob cite à ce sujet divers textes. « Il est juste, écrit le pasteur Bertrand, que toute certitude s'évanouisse là où la ferveur s'éteint » et le protestant Monod dit : « On voudrait des appuis pour les moments où l'appui de l'Esprit fait défaut. Il n'y en a pas, il ne doit pas y en avoir. »

C'est dans le même esprit que Gide écrit : « Que m'importe la vie éternelle, sans la conscience à chaque instant de cette éternité. » (Si le grain...)

Quand Gide a dû demander à sa seule exaltation religieuse de le soutenir (Cahiers d'André Walter), il n'a trouvé en lui que du facile et du fragile. L'exaltation tombée, il ne restait rien. « Quand je cherche où m'appuyer, dit Saül, cela cède. Je n'ai rien de solide en moi. »

L'esprit sensible et immédiat de Gide va alors le tourner vers l'humain. L'enracinement dans l'humain. Cet humanisme est aussi une théorie protestante, depuis la Renaissance jusqu'à cet autre évadé du protestantisme, Nietzsche, qui écrira « Humain, trop humain ».

* * *

De sa jeunesse aussi, André Gide a gardé le goût du difficile, « un certain amour de l'ardu ». Si Valéry est un hymne à la contrainte sur le plan intellectuel, Gide l'est sur le plan moral. « Il m'était aussi naturel de me contraindre qu'à d'autres de s'abandonner » (Porte Etroite).

Pour Gide — et c'est là d'ailleurs une conception protestante — la vertu n'est point ceci ou cela, mais ce qui lui répugne. Il n'admet pas que le bien puisse parfois être désirable. « Eh quoi, oserais-je appeler vertu, la plus légère inclination de mon cœur ? » Ce qu'on lui présentait comme vertu, l'exaspérait, parce qu'il s'y sentait le plus naturellement porté. Maintenant, certes, il est orienté vers la licence et le pire, mais à l'origine, cette orientation lui demandait un certain effort, un arrachement à lui-même qui pouvait lui donner l'impression du renoncement.

Il avait lu dans Saint Matthieu : « Celui qui ne prend pas sa croix et qui me suit, est indigne de moi. » (Math. X. 38.) Mais notre croix, se demandait-il, ne seraient-ce pas nos inclinations et sans doute n'aspirait-il au libre jeu de toutes ses tendances que parce qu'il le pressentait difficile. « La question pour moi est précisément de savoir si le naturel n'est pas préférable et s'il exclut toute idée d'abnégation dans l'amour, de sacrifice, de noblesse et de vertu dont je ne puis me passer. (N. R. F., janvier 1929). Culte du difficile et de l'effort dans tous les domaines. « L'art naît de contrainte, vit de lutte, meurt de liberté. » (Morceaux choisis.)

Et à la fin d'« Œdipe », c'est lui-même, sans doute, qui se plaint des autorisations que certains ont cherchées dans ses livres. « Mais de mon exemple, ils n'ont pris que ce qui les flatte ; les autorisations, la licence, laissant échapper la contrainte : le difficile et le meilleur.

* * *

teur.

* * *

C'est ce culte du difficile qui lui donne son goût du changement, parce que pour lui s'attacher est une forme de la fatigue et qu'il ne faut reculer devant aucun possible.

Là aussi se trouve, je crois, la source de son absolue probité qui lui fait plus envisager dans un acte, l'élévation des motifs que l'acte lui-même. De même que l'art se doit d'être gratuit, une éthique se doit d'être désintéressée. « L'idée d'une rémunération de sa peine est offensante à l'âme bien née. » (Porte Étroite.) La vertu pour la vertu. L'idée barrésienne, d'une vérité utilitaire, le choque. Il se scandalise de la phrase janséniste : « ~~Et la vérité et l'utilité ne sont pour nous qu'une même chose.~~ » (Logique de Port-Royal).

Et, estimant plus difficile de combattre seul qu'avec un secours quelconque, il fait s'écrier à Alissa : « Par quelle lâcheté, toujours implorer de Dieu sa force ? »

* * *

Protestante aussi en Gide son absence d'amour. Le protestantisme tue l'amour et Gide ne peut plus aimer, mais il s'intéresse passionnément à tout. « Je me penche vertigineusement sur les possibilités de chaque être et pleure tout ce que le couvercle des mœurs atrophie », dit Edouard dans les « Faux Monnayeurs. L'amour chez Gide est surtout la curiosité

* * *

Enfin, c'est son protestantisme qui nous vaut que dans tous ses livres, il se confesse. La religion protestante n'a point le sacrement de confession. C'est peut-être là son grand défaut. Gide a le goût de la confession, mais — de même que l'autre protestant Rousseau — ce n'est que dans ses livres qu'il a pu la faire, trouvant sa faute moins grave pour l'avoir dite et ne pouvant se débarrasser de ses tentations qu'en les racontant. (Dans les « Faux Mon